UNE Cause Célèbre

NOTES ET SOUVENIRS

Est-il encore temps de parler de l'affaire Steinheil ? C'est déjà vieille histoire. Au triste temps où nous vivons, les scandales se succèdent avec telle rapidité. Un crime chasse l'autre, et le " crime du jour " fait oublier celui de la veille. Toutefois, ne semble-t-il pas que le drame de l'impasse Ronsin évoque le souvenir d'un procès criminel, qui fut une légende, au XIXe siècle, légende si populaire, qu'elle a traversé bien des années pour venir jusqu'à nous. Je veux parler de l'affaire Lafarge, qui remonte à 1840 et fut une grande curiosité sinistre du règne du Roi Louis-Philippe.

Il faut lire, dans les causes célèbres, les péripéties de ce procès fameux pour en comprendre la curiosité. Jamais on ne vit drame plus poignant se déroulant en plus déconcertantes incertitudes. Après soixante dix années, on se demande encore s'il n'y eut pas là une de ces effroyables erreurs judiciaires, qui démontrent l'inanité de la certitude humaine. Si l'accusée avait été soumise à la juridiction du jury devant le quel comparut Mme Steinheil, nul doute qu'elle n'eût été acquittée.

L'accusée, Marie Capelle, était une jeune femme du meilleur monde, spirituelle, fine, bien élevée, d'une excellente famille bourgeoise, fille d'un colonel d'artillerie, propre nièce de Garat, le caissier de la Banque de France, dont pendant bien longtemps la signature orna les billets à vignettes. Elle avait été mal mariée, à un personnage plus âgé qu'elle, un ignoble intrigant, répugnant et fait pour inspirer le dégoût. Il s'appelait Lafarge, maitre de forges, sans forge, au Glandier, dans le département de la Corrèze.

Ce malheureux mourut de mort presque subite. On parla d'empoisonnement et sa femme fut accusée d'avoir perpétré le crime. Parisienne égarée en province, elle eut contre elle toutes les haines provinciales, celles qui ne pardonnent guère. Il n'y avait aucune preuve matérielle, mais ce faisceau d'inductions, qu'on appelle les " preuves morales."

La preuve physique, on lacher cha partout,avec un acharnement singulier, accumulant expertises sur expertises, ne donnant aucun crédit à celles dont le résultat était négatif. L'accusation établit son siège sur une analyse des viscères du défunt opérée par le chimiste Orfila, qui donna, comme résultat, la présence d'un " centième de milligramme " d'arsenic. Il y eut bien une contre-expertise, par Raspail, mais elle n'eut qu'un effet, platonique, pratiquée trop tard, au lendemain de la condamnation : " Ce centième de milligramme, dit Raspail, est quantité négligeable et ne prouve rien " Il ajouta, et ceci est resté proverbial: "De l'arsenic,en quantité infinitésimale, on en retrouve dans tous les corps organiques. " Puis, s'adressant au Président des Assises : " Si vous voulez, Monsieur le Président, je me fait fort d'en trouver quotité, de plus du double, dans le pied de votre fauteuil.... "

L'accusée était séduisante, d'une culture supérieure, de l'esprit le plus aimable et le plus aiguisé. Etait-elle jolie ?.... Pire, je crois. J'ai eu occasion de voir son portrait. Elle m'a paru très séduisante, distinguée. Son visage, aux traits réguliers, s'éclairait de deux yeux bruns, d'une expression incisive et tendre à la fois. Il fallait, d'ailleurs, que de toute sa personne jaillit l'effluve d'un bien grand charme puisque les trois avocats qui plaidèrent pour elle devinrent, pour ainsi dire, tous trois, à des dégrés divers, amoureux de leur cliente. Et ces trois avocats n'étaient pas les premiers venus, puisqu'ils s'appelaient Paillet, Lachaud et Théodore Bac.

L'affaire fut jugée par la Cour d'assises de Tulle. Lachaud était alors tout jeune avocat. Natif de Treignac, dans la Corrèze, il était inscrit au barreau de Tulle, et déjà s'y était distingué. Mme Lafarge lui avait confié sa défense, mais, effrayé de la responsabilité — il avait alors vingt-deux ans — il s'adjoignit le bâtonnier des avocats de Limoges, Théodore Bac, tout jeune aussi — il avait à peine trente ans — orateur distingué. très éloquent, d'une parole persuasive. Par la suite, il versa dans la politique, et prit, ainsi que Lachaud, belle place au barreau parisien. Les deux avocats provinciaux se renforcèrent d'un maitre, Paillet qui vint tout exprès de Paris à la rescousse de ses jeunes confrères.

Tous trois subirent le charme de leur cliente, avec la différence que comportaient leur âge et leur tempérament.

Paillet, qui avait quarante-six an , esprit calme, réfléchi, se complaisait à la conversation de cette femme, à l'esprit cultivé, à la parole délicate, alors que Lachaud, tout jeune homme, éprouvait l'étonnement d'une première rencontre, et volontiers peut-être eût entamé une idylle. Théodore Bac, plus sensitif, plus ardent, s'éprit, lui, tout à fait, et à tel point, que volontiers il eût poussé les choses jusqu'au mariage. Il avait dit, avec sa fougue méridionale: " Si elle est acquittée, je l'épouserai...., si elle est condamnée, ce qui serait une suprême injustice.... eh bien je l'attendrai.... "

Déclarée coupable d'assassinat, avec circonstances atténuantes, Mme Lafarge fut condamnée aux travaux forcés à perpétuité.

Dans la nuit qui suivit le dépôt du rapport du chimiste Orfila, concluant à l'empoisonnement, armé de son " centième de milligramme d'arsenic," Mme Lafarge se sentit perdue, et, en quelques heures, ses beaux cheveux noirs devinrent tout blancs. Ce fut un spectacle terrifiant de voir au banc des accués, où on dut l'apporter dans un fauteuil, une vieille femme, en cheveux blancs, à cette même place où, la veille, s'était assise une femme jeune et séduisante. Ce fut courbée, brisée, haletante, qu'elle dut assister aux très éloquentes et très généreuses plaidoiries de ses trois avocats, dont les efforts furent inutiles, et à l'implacable résumé du Président, ce fameux " résumé," jamais impartial, et trop souvent décisif, qu'on a supprimé avec grande raison, parce qu'il faisait double emploi avec le réquisitoire.

Jamais, je crois, affaire criminelle n'eut autant de retentissement que celle-ci, dont le dernier mot reste aujourd'hui encore, un indéchiffrable rébus.

Ce retentissement dépassa la froutière et courut à travers l'Europe, à tel point que deux conseillers de Cour Royale, en Allemagne, jurisconsultes éminents, MM. Temme et Thœrner, eurent la curiosité de reprendre et de passer au crible, tous les débats de la Cour d'assises de Tulle, de discuter tous les témoignages, et de refaire toute la procédure, pour en arriver à la conclusion de non-culpabilité.

Mme Lafarge ne fit, d'ailleurs, que douze ans de sa peine. Graciée en 1852, elle mourut d'épuisement un an après, aux eaux d'Ussat, où on l'avait transportée.

A quelque trente ans de distance, alors que j'étais jeune avocat, j'eus un jour l'occasion de causer de l'affaire Lafarge, avec mon grand confrère Lachaud, lequel était bien le plus aimable homme qui fût au monde. Et quel superbe avocat, non, disons mieux, quel admirable comédien! Il fallait le voir, alors que sentant le jury indécis, il marchait droit sur lui, quittant la barre, traversant l'hémicycle, pour aller s'accouder à la tribune même où siégeaient les douze bourgeois transformés en juges, leur parlant en plein visage, les prenant à partie, les fascinant du regard, les dominant de la pensée, leur imposant l'émotion.

Je vois encore sa figure ronde, son front bombé, sa bouche railleuse, d'où sortait une voix sonore, souple, aux modulations captivantes, et ses gros yeux ronds d'expression bizarre, qui ne se tenaient pas en ligne, celui de droite plus ambitieux, s'élevant plus haut que celui de gauche.

C'était le plus exquis des anecdotiers, alors qu'il était en belle humeur. Il ne racontait pas les anecdotes, il les " jouait ", et avec quel talent !

Ce fut donc un jour, pendant une suspension d'audience, alors que le jury, enfermé dans son mystère, nous laissait des loisirs :

—Eh bien, mon cher maître, lui dis-je, nous voilà à trente ans, ou à peu près, de l'affaire Lafarge, c'est devenu du passé lointain, et l'heure du sang-froid a sonné ; alors voulez-vous me permettre de vous poser des questions indiscrètes ?

—Posez....

—Comment était Mme Lafarge, jolie, ou simplement agréable ?

Il réfléchit un moment, comme un homme qui regarde dans le passé.

—Plus que jolie, plus qu'agréable, attrayante au delà de ce qu'on peut dire. C'était un esprit cultivé et charmant. Lisez ses " Mémoires," lisez ses " Heures de prison," ce sont des chefs-d'œuvre d'un art féminin; lisez et vous comprendrez son charme irrésistible.....

—On a dit que ses trois avocats l'ont si bien subi, ce charme, que tous trois devinrent amoureux.... Est ce vrai ?

Il se mit à rire, fixant de ses gros yeux, un regard singulier.

—Vous n'êtes pas indiscret à demi, fit-il, mais qu'importe, puisque c'est de l'histoire ancienne, hélas! bien ancienne. Eh bien, voilà, mon cher ami, elle nous a ensorcelés tous, mais à des degrés divers, et, comme l'on dit " chacun en a pris pour son grade." Paillet, notre maitre, homme de foyer, grave, sans passion, d'humeur sérieuse et calme, —il était de beaucoup notre aîné, —il avait de quarante-six à quarante-huit ans,—Paillet, dis-je, la trouvait charmante, il ne s'en cachait pas : il passait des heures en conversation avec elle, et disait : " Je ne connais pas de femme plus prenante. " Théodore Bac — quel aimable et séduisant confrère, celui-là ! — lui, fut très épris. Il n'avait que trente ans à peine ; il était de nature enthousiaste. Il avait eu son rayon de soleil ; si elle eût été acquittée,je crois qu'il l'aurait épousée.....

—Et vous ?.....

—Oh, moi, j'avais vingt-deux ans ! !!

—Etait-elle innocente ou coupable ?

—Est-ce que je sais ? Un avocat doit toujours croire sa cliente innocente, et dame, celle-là l'était peut-être, probablement même. On s'est acharné contre elle. Pourquoi ? il y a eu des jalousies de femmes, des exaspérations de l'esprit provincial contre la Parisienne. En tout cas, il y avait des doutes, des doutes si sérieux que nous pouvions sans effort de conscience, plaider non coupable.

La sonnette du jury nous interrompit ; ces messieurs rentraient en scène et l'huissier glapissait :

—Debout, messieurs..... la Cour ! !

FÉLIX DUQUESNEL.

LA TENTATION

Il y a des tentations auxquelles il vaut mieux succomber. Georges et Mariette Arnauld, depuis leur mariage, passaient parfois devant le Majestueux, un hôtel où ne descendaient que les personnages les plus considérables. Avec la foule curieuse et remplie d'admiration, ils s'arrêtaient pour voir s'engouffrer sous les voûtes de merveilleuses limousines silencieuses et fleuries, aussi confortables que des salons de paquebots. Et, le soir, quand les larges baies du rez-de-chaussée s'illuminaient et que scintillaient le cristal et l'argenterie, ils laissaient leurs regards se précipiter contre les vitres à la façon des insectes et des papillons qu'affole l'électricité. Le Majestueux c'était, pour Georges et Mariette, pour Mariette surtout, l'image du bonheur. C'était quelque chose comme le paradis perdu, encore occupé par de rares privilégiés.

—Ah! s'écriait Mariette, si nous pouvions, un jour, vivre là-dedans!

—Tu sais, lui répondit Georges, les portes sont grandes ouvertes. Tout le monde peut les franchir. Il s'agit d'y mettre le prix, voilà tout.

—Justement. C'est là que gît la difficulté!

—Te sens-tu capable de risquer un billet de cent francs (je crois qne c'est le tarif) pour passer notre prochain dimanche au Majestueux ?

—Cent francs ! s'écria la jeune femme. Quelle horreur ! Jamais de la vie, par exemple : l'argent coûte trop cher.

—Oui, mais une journée de félicité, pense donc !

—Sans doute.... Cependant..

—Au fond, tu n'y tiens guère !

—Oh ! si....

—Alors, n'hésitons pas. Tiens les deux valises prêtes pour samedi, neuf heures du soir. Nous aurons l'air d'avoir laissé nos malles à la consigne. Deux robes pour toi ; pour moi, mon complet jaquette gris et mon habit. Il s'agit de ne pas se faire trop remarquer. Feutre mou, pour la sortie du matin ; melon pour l'après-midi ; haut de forme pour sortir, le soir, du côté de l'Opéra. Pour toi....

—Ne t'inquiète pas.... je serai prête.... et jolie....

—Jolie, cela n'est pas indispensable.... Sois chic....

—Je m'y efforcerai, cher monsieur.

Pendant les trois jours qui précédèrent leur petite fugue dans le grand monde, ils s'amusèrent comme des fous. Mariette essayait ses atours. Georges se donnait à lui-même des leçons d'aisance et de maintien. Ils durent rassurer leur bonne, un peu effarée par tout ce remue-ménage.

—Monsieur et madame seront longtemps absents ?

—Mais non, ma pauvre Rose, nous ne passons qu'une simple journée chez M. Pierpont Morgan.

—C'est-i un oncle à héritage que vous vous donnez tant de mal !....

Enfin, le grand soir arriva. Pendant le dîner, toute leur fièvre était tombée. Ils mangèrent par habitude, sans entrain, puis ils revêtirent leur costume "de voyage," en silence. N'était-ce pas comme un rôle qu'ils allaient jouer ? Ils avaient le trac !

Dans le taxi-auto que Georges avait amené (on ne pouvait pas décemment faire son entrée dans un fiacre) ils furent sur le point de se proposer mutellement de renoncer à leur projet saugrenu.

Mais une sorte d'orgueil, de pudeur réciproque les retint. Ils arrivèrent d'ailleurs si vite à destination qu'ils n'eurent pas le temps d'aller jusqu'au bout de leurs réflexions.

Une fois en scène les comédiens n'ont plus peur. Georges sauta de sa voiture sur le tapis du Majestueux, comme s'il n'avait fait que cela toute sa vie:

—Le gérant, s'il vous plait?

Un gentleman aux lèvres rasées, aux cheveux partagés par une raie médiane, s'avança, monocle à l'œil, avec une grâce britannico-paralytique:

—Si monsieur veut bien me suivre.

Le bureau du gérant était précédé d'un ravissant boudoir Louis XV où l'on fit asseoir la jeune femme, qui avait son air grave des jours de cérémonie.

Dans la pièce suivante, son mari fut prié de parcourir les règlements de l'hôtel, tandis que le gérant, le monocle dans le creux de la main comme s'il venait de recevoir le denier à Dieu, s'exprimait ainsi, à mi-voix, pour la forme:

—Monsieur, bien entendu, connait nos tarifs. Cent vingt cinq francs, pourboires non compris: chambre à coucher, salon particulier, salle de bain, salle à manger.

—Nous désirons descendre à la table d'hôte....

—Alors c'est cent vingt francs seulement.... Combien de jours monsieur compte-t-il séjourner ici?

—Un seul jour.

—Un seul jour! C'est extraordinaire. Je ne sais si je puis, si je dois.... Monsieur n'est pas un voyageur, c'est un simple passant.

—Voyageur ou passant, je vous serais obligé de me conduire dans mon appartement.

—Veuillez d'abord, monsieur, me donner votre nom, celui de madame, votre adresse, l'endroit d'où vous venez, la ville où vous allez et me remettre, c'est l'usage, cent francs d'arrhes.

Ces aimables formalités remplies, Georges Arnauld put rejoindre sa femme. Une sorte de majordome au visage de bois les guida vers un ascenseur qui les lança dans l'espace. Leur appartement était, paraît-il, situé au septième, sur la cour. Leurs valises étaient déjà chez eux. Un garçon attendait, à côté d'elles, la juste récompense de son labeur. Un domestique mâle et une femme de chambre montrèrent bientôt un visage d'une glaciale correction. Il fallut parlementer. Puis l'on initia les nouveaux venus aux habitudes de la maison.

—Voici la penderie, le téléphone, le tableau des sonneries : voici votre bibliothèque, les journaux du soir ; voici....

—Voici notre lit.... Nous continuerons la visite demain.... Je vous sonnerai.... Bonsoir, mon ami.

Georges commençait à s'énerver ; le valet de chambre s'en aperçut, car il n'avait pas encore tiré la porte derrière lui qu'il laissait échapper ce mot qui fit rire un peu trop haut la camériste :

—Ça, c'est des raleux !

Le jeune " voyageur " fit semblant de ne pas entendre et, tout de suite, il donna deux tours de clef :

—Enfin, seuls ! comme on dit dans les comédies. Si tu veux, ma chérie — il est dix heures et demie — nous allons tout bonnement nous coucher.... Demain à notre réveil. nous serons peut-être acclimatés.

Et il fit, des yeux, le tour de leur domaine. La pièce avait environ huit mètres de long et cinq mètres de haut. Douze lampes électriques répandaient sans compter un jour cru sur les dorures, sur le ripolin des grands murs blancs et nus. Au milieu, sur un socle de quatre marches, se dressait le lit à grosses colonnes de cuivre avec, de chaque côté, des veilleuses capuchonnées de soie mauve.

—Pourvu que nous puissions dormir ! répondit simplement la jeune femme. Mais les émotions fatiguent et une heure plus tard ils perdaient la notion même de leur "bonheur."

Ils prirent leur petit déjeuner dans leur chambre, puis ils descendirent à la recherche du grand salon et des indigènes de la contrée. Ils aboutirent enfin à une énorme salle où des plantes exottques lançaient dans tous les sens leurs feuilles encombrantes et leurs fleurs sans parfum. Il n'y avait personne que deux ou trois livrées qui marchaient de long en large sur les tapis comme des soldats en faction. Georges prit une revue grave, Mariette un journal amusant et ils se laissèrent tomber sur un trop vaste canapé, pour attendre le déjeuner, affiché pour midi et demi.

Le menu n'était pas très compliqué, mais les instruments destinés aux différents services du repas l'étaient davantage : truelles pour hors-d'œuvre, fourchettes à deux pointes, couteau-cuiller pour le poisson, pinces, bâtonnets, etc..., c'était un arsenal à couper le meilleur appétit. Par bonheur, il y avait non loin d'eux une dame d'un âge certain et couverte de diamants comme un toit de ses tuiles qui connaissait tous les mystères de la chirurgie gastronomique. Mariette suivit les gestes avec attention et ne commit pas trop d'impairs. Quant à Georges, il critiqua tous les plats, ce qui est, lui assura sa femme, de très mauvais ton. Le café seul trouva grâce devant lui, sans doute parce que, venant tout au bout, il autorise, une fois bu, à la fuite.

—Est-ce que nous remontons dans notre chambre ?

—Ah ! non, par exemple, nous allons aller respirer au Bois, si tu veux. Nous reviendrons dîner.

Ils revinrent dîner. comme ils l'avaient dit. Mariette était ravissante dans sa robe ouverte. Georges tout à fait correct dans l'habit noir. Malheureusement, ils étaient presque tout seuls, sept exactement, dans une salle qui aurait pu contenir deux cents convives. Tous les habitants de l'hôtel dinaient dans leur appartement particulier ou bien en ville. Vingt maîtres-d'hôtels ou serveurs circulaient, à pas feutrés, entre les petites tables. Tout un groupe, aligné contre un mur, regardait les jeunes gens manger et boire.

Ils paraissaient tous énormes. Les uns étaient glabres, les autres portaient d'énormes moustaches à la Humbert. d'autres des favoris énormes à l'autrichienne. Tous avaient des yeux énormes et malveillants. Leurs mains, dans leur dos, avaient l'air de cacher une arme. Parfois ils se touchaient du coude et ricanaient tout bas, mais leur rire entrait en vrille dans les oreilles des malheureux voyageurs.

Il pesait sur toute la salle un mutisme d'hôpital ou de prison. Les valets, malgré leur habit à la française et leurs mollets de satin blanc, ressemblaient à des gardechiourme. Ceux qui les servaient précipitaient tellement le service qu'une sorte de désarroi s'empara de Mariette et de Georges et que, ne sachant à quel vin ils en étaient, et si le dessert avait été passé, qu'après la glace ils quittèrent brusquement la table, en gens pressés par quelque rendez-vous. Ils gagnèrent l'ascenseur en courant et allaient s'enfermer dans leur chambre quand le défilé commença des prétendants au pourboire. A la queue leu-leu se présentèrent, solennellement, tous les serviteurs qui n'avaient point servi... Georges versa dans leurs mains avides ses derniers louis. Il fallait bien jouer la partie jusqu'au bout.

Enfin, déshabillés, leurs valises bourées à la hâte, ils sonnèrent, pour la première fois, un domestique. Un grand diable, en habit, se présenta qu'ils n'avaient point encore vu et qui, d'une moue dédaigneuse montra à un groom les deux valises à descendre. Georges, les doigts au gousset, sortit une pièce de cent sous. Quand elle fut dans sa main le grand domestique la considéra avec étonnement :

—Monsieur, prononça t-il lentement, ne sait probablement pas que c'est moi qui ai fait cirer ses chaussures ?.....

Sans réfléchir qu'il n'avait pas donné de chaussures à cirer, Georges offrit sa dernière pièce à ce dernier larbin, qui l'accueillit d'un haussement d'épaules non dissimulé. Ce fut comme la goutte qui fait déborder le vase. Georges allait bondir sur le drôle quand il aperçut les yeux implorants de sa femme. Alors il mata sa colère et ouvrit lui-même la porte de l'ascenseur.

Ce fut leur concierge qui paya la voiture du retour. Quand ils eurent franchi le seuil de leur gentil petit appartement, leur poitrine libérée se gonfla de joie. Ils sourirent à Rose, si contente de les revoir, à leurs murs couverts de tableautins aimés et de portraits d'êtres connus, à leurs meubles honnêtes et confortables, à leur cher lit sans estrade, à leur bon et chaud cabinet de toilette, à leur salle à manger ornée d'une humble suspension à gaz, mais qui éclairait un petit souper improvisé auquel ils firent honneur, car ils mouraient de faim.

—Comme il fait bon chez nous, dit Mariette.

—N'est-ce pas, ma chérie?

Il leur semblait revenir d'un long et pénible voyage. N'arrivaient-ils pas, en effet, par delà les frontières de l'indifférence? N'arrivaient-ils pas du pays du Mépris? Il y a des tentations auxquelles il vaut mieux succomber.

JACQUES DES GACHONS.

Un bon jeu de mots.

Un prisonnier de la Bastille vit entrer dans sa chambre un grand homme maigre qui lui causa quelque frayeur.

—Qui êtes-vous, Monsieur ? dit-il.

—Je suis le barbier de la Bastille.

—Parbleu, vous aurjez dû la raser.

Faits Divers.

L'homme qui possède les plus nombreux troupeaux de moutons qu'il y ait au monde est un Russe : Gustave Govanovitch. Il possède dans les plaines sibériennes des milliers d'hectares, sur lesquels paissent 1 700,000 moutons, gardés par plus de trente mille chiens de berger.

— Par la circulation, les monnaies d'or et d'argent perdent, par an, sur toute la terre, 2000 kilogrammes d'or et 100,000 kilogrammes d'argent ; cela représente un peu plus de 8 millions de francs. Cette énorme somme s'éparpille en parcelles infinitésimales sur des millions et millions de doigts.

Une Centenaire

Il était midi passé quand je descendis dans la rue. A deux pas de la maison, je croisai une femme âgée, pliée en deux et s'appuyant sur un bâton : elle paraissait si vieille qu'il me fut impossible de deviner son âge. Elle semblait lasse et s'assit pour se reposer sur le petit banc du dvornik, qui est toujours placé contre le mur, à côté de la porte cochère. En passant j'effleurai la robe de la vieille femme.

Je courus chez le cordonnier pour prendre des bottines que j'avais commandées déjà deux semaines auparavant pour ma petite Sonia.

Deux minutes plus tard je sortis de la boutique, et j'aperçus de nouveau ma petite vieille; elle était venue s'asseoir un peu plus loin sur le banc de sapin du concierge, devant une autre maison.

Une affiche attira mon attention ; après l'avoir lue d'un bout à l'autre, je débouchai sur la Perspective Newsky, où je fus tout étonné de retrouver la pauvre petite vieille ; elle s'était laissé glisser sur l'angle saillant d'une maison dépourvue de banc, et reprenait haleine.

Quand je l'eus rejointe sans le vouloir, je fis une pause en me demandant pourquoi elle faisait une halte à chaque maison.

—Tu es fatiguée, ma bonne vieille ? lui dis-je.

—Oui, mon cher, je commence à sentir la fatigue.... Il fait chaud, le soleil est brûlant .... puis j'ai eu la fantaisie d'aller dîner chez ma petite-fille.

—Ah ! tu vas à un dîner ?

—Oui, mon cher, à un dîner, je dîne chez ma petite-fille.

—Mais tu n'arriveras jamais de ce train-là.

—Si, si.... je vais repartir tout de suite.... quand je suis fatiguée, je m'assieds pour un moment, puis je me remets en route.

Je la considérais avec intérêt. C'était une petite vieille très propre ; ses vêtements étaient usés, mais bien entretenus, et son bâton assez coquet. La peau de son visage exsangue et jauni collait aux os, ses lèvres étaient décolorées ; elle semblait une momie incrustée dans le mur. Seulement cette momie me souriait, et le soleil l'enveloppait d'un chaud rayon.

—Tu dois être très âgée, petite mère ?

—Cent quatre ans, mon cher, cent quatre ans ! Rien que ça, ajouta-t-elle avec un petit sourire badin. — Et toi, où vas-tu ?

Elle me regardait amicalement. Evidemment elle était toute contente de faire un bout de causette. Pourquoi me demandait-elle où j'allais, qu'est-ce que cela pouvait lui faire ? Un peu surpris de sa question, je lui répondis :

—Mais, petite mère, je vais à la maison pour rapporter à ma fillette ses bottines.

—Oh ! quelles mignonnes bottines !.... Elle est donc bien petite ta fille ?.... As-tu encore d'autres enfants ?

Elle rit de nouveau et me regarde. Ses yeux sont ternes, presque morts, et cependant il en jaillit une petite flamme dont je sens la douce chaleur.

—Petite mère, voici cinq copeks, les veux-tu ?

Je lui tendis une pièce de monnaie.

—Pourquoi donc, mon cher ?.... Tout de même, merci, j'accepte....

—Prends-les, petite mère, je regrette que ce soit si peu de chose.

Je vis qu'elle n'avait pas l'habitude de mendier ; elle recevait cet argent non comme une aumône, mais comme une attention qui s'adressait à son grand âge : peut-être aussi ne l'avait-elle accepté que pour ne point me chagriner par un refus.

—Adieu, petite mère, je te souhaite d'arriver bientôt chez ta petite-fille.

—J'y arriverai, mon cher, j'y arriverai.... et toi, va vite vers ta petite-fille.

Elle avait déja oublié que j'avais une fille et pensait que tout le monde avait comme elle des petites-filles.

Je m'éloignai, et après avoir fait quelques pas, je me retournai pour la voir une dernière fois.

Je la vis se lever lentement, avec effort, elle frappa le trottoir de son bâton et se remit en marche péniblement.

Vers deux heures j'entrai chez mon coiffeur, la porte de la boutique s'ouvrit presque aussitôt et ma bonne petite vieille entra tout essoufflée, son bâton tremblait dans sa main.

—Ah ! c'est grand'mère ! Maria Maximovna, entre, entre, serve du Seigneur.

Trois enfants tout petits, un garçon et deux filles, s'élancent au-devant de leur bisaïeule.

Un même sourire éclaire leurs frais visages et les rides de la vieille femme, leurs âmes naives se comprennent, l'enfance qui sourit à l'aube de la vie jette encore ses derniers reflets sur son arrière-saison.

Le coiffeur a une visite, un ouvrier d'une quarantaine d'années.

La centenaire s'assied toute haletante et regarde avec curiosité cet étranger.

Elle me tourne le dos et ne pourrait me reconnaître dans ce coin éloigné du salon, où le garçon coiffeur m'a déjà passé la serviette autour du cou.

—Ouf ! que je me sens fatiguée, s'écrie la vieille.. Qui avez-vous là ?

—Mais c'est moi, répond le visiteur en souriant. Vous ne me reconnaissez pas, Maria Maximovna ? Avez-vous oublié que vous m'avez promis, il y a trois ans, de venir cueillir des champignons avec moi dans la forêt ?

—Ah ! le vilain moquent ! dit la vieille en menaçant du doigt. Je m'en souviens très bien, mais je ne peux me remettre ton nom.... Je ne comprends pas pourquoi je suis si fatiguée aujourd'hui.

—Mais comment se fait-il, Maria Maximovna, très révérende vieille, que vous n'ayez pas grandi depuis la dernière fois que je vous ai vue ? continua l'ouvrier du même ton badin.

—Oh ! le polisson, dit la vieille en riant, toute joyeuse qu'on s'occupât d'elle.

—Croyez-moi, Maria Maximovna, la main sur la conscience, je ne suis pas méchant....

—C'est bien pourquoi j'aime à causer avec toi, reprit la centenaire .... Elle s'arrêta pour reprendre haleine.... Oh ! mes amis, je suis bien essoufflée ! Tiens, ajouta-t-elle aussitôt en regardant le neveu du coiffeur, un garçon qui allait entrer dans une imprimerie pour apprendre la composition, vous avez fait un nouveau paletot à Serguei, à ce que je vois ?

Et elle se tait en respirant bruyamment....

—C'est assez bavarder, dit le coiffeur.... On ferait mieux de nous servir quelque chose. Tu sembles bien fatiguée, aujourd'hui, Maria Maximovna ?

—Oui, mon fils, bien fatiguée.. Il fait si chaud aujourd'hui.... La journée était si belle que je n'ai pas voulu rester couchée.... Alors j'ai pensé que je viendrais vous voir.. et, figurez-vous, j'ai rencontré un monsieur qui achetait des bottines pour ses enfants....

—" Tu es fatiguée, petite mère, m'a-t-il dit.... Tiens, voici cinq copeks pour t'acheter un petit pain," et j'ai pris les cinq copeks.

.....

—Mais, grand'mère, ne parle pas .... repose-toi, je ne t'ai jamais vue aussi essoufflée, dit le coiffeur d'un air inquiet,

Tous la regardèrent.

La vieille était devenue subitement très pâle et ses lèvres toutes blanches. Elle regardait ses enfants vaguement.

—J'ai pris les cinq copeks.... pour acheter des gâteaux aux enfants....

Elle se tut pour *reprendre* haleine. Pendant quelques secondes on n'entend que le bruit de sa respiration inégale.

—Qu'as-tu, grand'mère ? demande enfin le coiffeur en se penchant sur elle. Elle ne répond pas. Elle est devenue encore plus blanche, ses joues s'enfoncent, les os semblent prêts à percer la peau. Soudain les yeux deviennent fixes, le sourire se fige sur les lèvres, elle regarde encore devant elle, mais elle ne voit plus clair.

—Ne feriez-vous pas bien d'envoyer chercher le prêtre ? demande l'ouvrier à demi-voix.

—N'est-ce pas trop tard ? demande le coiffeur.

—Grand'mère, grand'mère ! appelle la femme du coiffeur, qui comprend tout à coup ce qui se passe.

Mais la vieille femme ne fait pas un mouvement, seulement sa tête retombe de côté, dans sa main droite, toujours appuyée sur la table, elle serre les cinq copeks, tandis que sa main gauche repose sur l'épaule de son favori Micha, l'aîné de ses arrière-petits-fils, un enfant de six ans.

Micha regarde grand'mère avec de grands yeux étonnés et reste sans bouger.

—Elle est morte ! dit le coiffeur d'une voix grave en relevant doucement la tête de la vieille femme, et il se signe.

—Est-ce possible ? dit l'hôte d'une voix entrecoupée par l'émotion. Je voyais bien que sa tête penchait toujours plus....

—Ah ! mon Dieu ! s'écrie dans son trouble la petite-fille de la vieille femme. Qu'allons-nous faire maintenant ?..... Markowitch, est-ce que nous la ramènerons chez elle ?..

—Mais comment la ramener ? Ne sommes-nous pas ses parents ?.... C'est à nous de l'enterrer convenablement.... Avant tout, il faut aller avertir la police.

—Cent quatre ans ! Quel bel âge ! répète en s'agitant le visiteur qui s'attendrit de plus en plus et devient même tout rouge d'émotion.

—Oui, la mort semblait l'oublier, dit le coiffeur d'un ton grave, en cherchant sa casquette et en posant son pardessus clair !

—Et dire qu'elle plaisantait encore il n'y a pas trois minutes, reprit l'ouvrier.... les cinq copeks sont encore dans sa main.... elle voulait acheter des gâteaux aux enfants.... Ce que c'est que la vie !

—Allons, venez avec moi, Pietr Semianovitch, dit le coiffeur en interrompant son visiteur ; et ils sortirent pour faire les préparatifs des funérailles.

On ne pleure pas un centenaire ! La petite-fille de la vieille courut chercher des voisines pour l'assister dans les derniers devoirs rendus à la morte. Elles vinrent avec empressement et en poussant des oh : et des ah !..... On voyait cependant que cette nouvelle ne leur causait aucune peine, c'était plutôt une distraction.

—On ne manqua pas d'allumer le samovar et de boire une quantité de verres de thé.

Les enfants, effrayés, se blottirent dans un coin et regardèrent curieusement la morte. Micha se rappellera toute sa vie son arrière-grand'mère, qui a expiré la main sur son épaule, mais quand son heure à lui sera venue, qui se souviendra qu'il a existé un jour une vieille femme qui a vécu cent quatre ans ?

Et pourquoi a-t elle vécu si longtemps et quelle fut sa vie ?

Qu'importe ! .... N'y a-t-il pas toujours des *milliers* d'êtres qui passent dans la vie inaperçus et s'éteignent sans qu'on s'en aperçoive ?

Il y a pourtant dans la mort des centenaires un rassasiement de vie, une paix et une solennité qui attendrissent et laissent une impression de recueillement.

Cent années de vie imposent à l'humanité. MICHEL DELINES.